

REVUE DE PRESSE DU 21/09/2015 AU 28/09/2015

---

« **JEAN-PIERRE LAFFONT. TUMULTUEUSE AMÉRIQUE** »

- **TÉLÉMATIN (revue de presse à 2min17)**

Journaliste : Patrice Romedenne

Diffusion : 21/09/15

<http://goo.gl/bxtg8F>

- **FAUBOURG SIMONE (interview)**

Journaliste : Stéphanie Boué

Diffusion : 25/09/15

<https://goo.gl/b9GWaQ>

- **POLKA MAGAZINE**

Parution : septembre/octobre 2015

- **LA VIE**

Journaliste : Pierre Benhamou

Parution : 24/09/15

- **VICE.COM**

Journaliste : Robin Cannone

Parution : 21/09/15

- **ACTUPHOTO.COM**

Journaliste : Myriam Boudjemia

Parution : 09/09/15

- **SORTIR À PARIS.COM**

Parution : 21/09/15

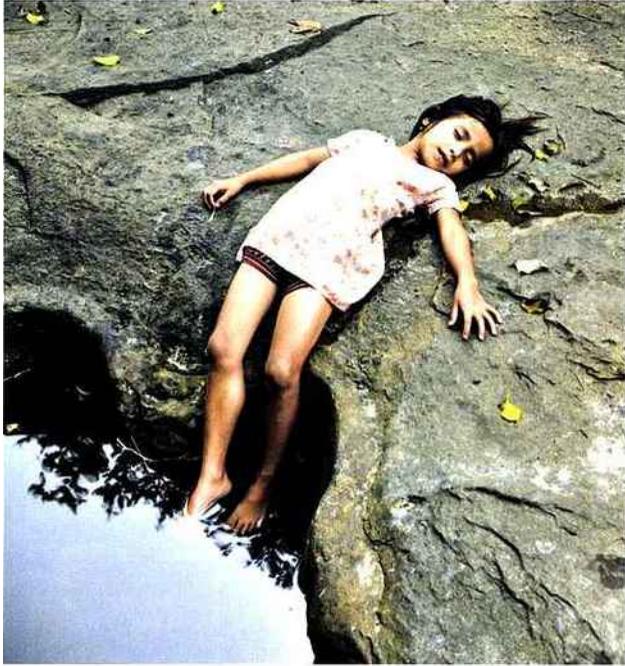
---



**MANIFESTO**

Toulouse, du 18 septembre au 3 octobre

© Karolin Kluppel



**PLANCHE(S) CONTACT**

Deauville, du 25 octobre au 30 novembre

© Bruno Bötter / Magnum Photos



**TUMUL-  
TUEUSE  
AMÉRIQUE.  
JEAN-  
PIERRE  
LAFFONT**

Maison euro-  
péenne de la  
photographie,  
Paris IV, du  
9 septembre  
au 31 octobre

© Jean-Pierre Laffont  
2015



**TWENTY-  
FIVE?  
HEY, GIVE  
ME FIVE!  
TENDANCE  
FLOUE**

Espace  
topographie  
de l'art,  
Paris III, du  
5 septembre  
au 17 octobre

© Max Jantz  
Tendance 11/14



**PHOTO SAINT-  
GERMAIN**

Paris VI et VII, du  
7 au 22 novembre

© Librairie des Alpes

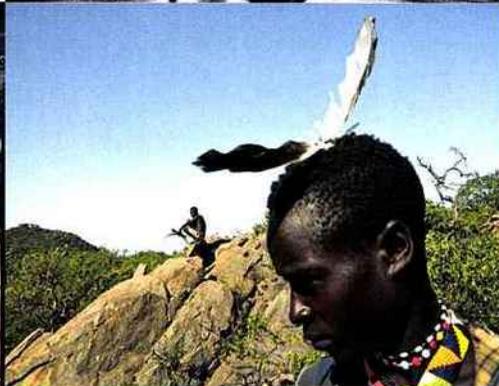


**ÉTONNEZ-MOI!  
PHILIPPE HALSMAN**

Jeu de Paume,  
Paris VIII,

du 20 octobre au  
24 janvier 2016

© 2015 Philippe Halsman Archive /  
Magnum Photos



**HADZA, DERNIERS  
DES PREMIERS HOMMES. MATTHIEU PALEY**

Museum national d'histoire naturelle, Paris V,  
du 30 septembre 2015 au 31 janvier 2016

© Matthieu Paley



## CULTURE *spectacles-expos*

La Vie aime : 🐼 pas du tout, 🐼 si vous y tenez, 🐼 un peu,  
🐼 beaucoup, 🐼 passionnément.

### Finir en beauté

**🐼🐼🐼 SPECTACLE** L'auteur et acteur Mohamed El Khatib entoure le décès de sa mère d'un linceul de phrases pudiques et haletantes. De la chambre d'hôpital où la vieille dame agonise jusqu'à son enterrement dans la terre algérienne, il n'omet rien de la longue marche qui mène à la mort. Seul sur scène, il projette des images filmées de son pays natal ou fait entendre la voix maternelle. Et puis il raconte, un très léger sourire aux lèvres pour conjurer l'émotion qui le gagne. Il parle de ce cancer qui rampe insidieusement, de l'incrédulité de sa mère, du chagrin de son père, des infirmières qui veillent, et de l'après - ce temps de l'absence et du manque. Parce qu'il est plus léger qu'une bulle d'air, ce spectacle, d'une admirable dignité, bouleverse à tout jamais. 🐼

JOËLLE GAYOT

Du 28 septembre au 23 octobre,  
au théâtre de la Cité  
internationale, Paris (XIV<sup>e</sup>).  
[www.theatredelacite.com](http://www.theatredelacite.com)

### Le Faiseur

**🐼🐼🐼 SPECTACLE** L'argent, l'homme en a fait un dieu. Et messieurs Mercadet et de la Brive n'ont pas lésiné sur les frais de culte. Spéculateurs insatiables, les deux boursicoteurs pensent se renflouer grâce à un mariage subreptice. Or, comme bien souvent, tel est pris qui croyait prendre. Robin Renucci transforme cette pièce méconnue de Balzac en vaudeville stylisé. Corsetés dans des costumes entre grotesque et réalisme, les comédiens prêtent à ces bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle les traits de matamores de *commedia dell'arte*. Un cabotinage que le comédien Bruno Cadillon (Mercadet) endosse avec aisance tout en faisant entendre au spectateur la truculence de la langue balzacienne. Le comique burlesque ne suffirait pas s'il ne venait aider à éclaircir cette pièce troublante d'actualité. 🐼

AMANDINE PILAUDEAU

Le 27 septembre à Vitry-sur-Seine  
(94), les 8 et 9 octobre à Dijon (21).  
[www.treteaudefrance.com](http://www.treteaudefrance.com)



UNE RUE DU BRONX, à New York, en 1966

### Tumultueuse Amérique

**🐼🐼 EXPO** Les sixties battent leur plein lorsque Jean-Pierre Laffont, jeune journaliste français, s'exile pour les Etats-Unis. Dans le « paradis des photographes », ce membre de l'agence Gamma et cofondateur de Sygma va se faire un nom, avec des images restées célèbres, comme ses portraits de Bob Kennedy ou de Mohamed Ali. Dans l'œil de son objectif ? Tout ce qui fait le sel de l'histoire américaine. La grande d'abord, avec Martin Luther King et Richard Nixon. La petite,

ensuite, avec les laissés-pour-compte du « rêve américain ». Le reporter immortalise des gangs de jeunes latinos sillonnant les marges d'un New York alors misérable, et capture la détresse de ces fermiers du Midwest, aux visages graves et burinés. Jean-Pierre Laffont capte sur le vif une époque marquée par un « état de révolution permanente », dans des instantanés frappants disant tout de l'âme américaine. 🐼

PIERRE BENHAMOU

Jusqu'au 31 octobre, à la Maison  
européenne de la photographie,  
Paris (IV<sup>e</sup>). Tél. : 01 44 78 75 00.  
[www.mep-fr.org](http://www.mep-fr.org)

## Les tumultes de l'Amérique, selon Jean-Pierre Laffont

septembre 21, 2015



par Robin Cannone



Gang des Savage Skulls, Bronx, New York City, NY, 20 Juillet 1972. Photos © Jean-Pierre Laffont, 2015.

Le photojournaliste français Jean-Pierre Laffont a passé 30 années de sa vie à arpenter les États-Unis à la recherche du rêve américain. Quand il débarque là-bas en 1965, le pays est en pleine mutation. Laffont fait ses armes en photographiant les laissés-pour-compte des rues de New York, avant de documenter les mouvements insurrectionnels qui agitent le pays à la fin des années 1960 et au début des années 1970 – déségrégation, manifestations contre la guerre du Vietnam, mouvement de libération des femmes, entre autres. Lorsque les assassinats de Robert Kennedy et Martin Luther King sont venus mettre fin au « rêve américain », il s'intéresse à l'Amérique rurale et ce qu'elle a de plus sombre en reportant la crise des fermiers, en infiltrant le camp d'entraînement de l'armée du Ku Klux Klan et en rendant visite au Parti Nazi Américain en Virginie.

J'ai rencontré Jean-Pierre à la Maison Européenne de la Photographie (MEP), où il expose en ce moment « *Tumultueuse Amérique* », fondé sur ses reportages aux États-Unis depuis 1965 et son livre *Le Paradis d'un Photographe*. Nous nous sommes installés dans la cafétéria, où il m'a parlé de ses débuts, de ses moments de bonheur et de tristesse – et de ses regrets.



Jean-Pierre Laffont devant le bas de Manhattan, New York City, NY, été 1965.

**VICE : Vous êtes parti vous installer aux États-Unis en 1965, avec vos deux appareils photo. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous y rendre ?**

**Jean-Pierre Laffont :** C'est une page un peu douloureuse et personnelle, donc je vais être bref. Je suis pied-noir, et j'avais fait la guerre d'Algérie. Quand je suis rentré en 1962, j'étais très mal à l'aise à Paris. J'avais un portfolio puisque j'avais suivi une formation dans une école de photo à Vevey et j'avais décroché un poste d'assistant à Paris avec des photographes portraitistes de renommée comme Sam Levin. Cela ne m'intéressait pas du tout, j'avais envie de faire du reportage.

Un ami m'a dit qu'il partait aux États-Unis, travailler pour *Europe 1*. Son appartement et ses frais de voyages étaient couverts. Il m'a demandé de venir le rejoindre à New York puisque je ne me plaisais pas à Paris : il m'a dit qu'on pourrait monter notre propre agence.

J'ai vendu ma voiture et puisque je n'avais pas beaucoup d'effets personnels, ça a été assez facile de me rendre à New York, même si en fin de compte, je n'ai jamais travaillé avec mon ami ; il était occupé à faire des tas de choses. J'ai commencé à faire du laboratoire pour des photographes à New York puis pour un magazine – c'était en 1966, et c'est à ce moment que j'ai pu obtenir ma carte verte et travailler en toute légalité aux États-Unis.

En naviguant à travers l'exposition, j'ai cru comprendre que ça a été assez difficile pour vous au début, en termes d'argent et de logement.

Oui, ce n'est pas facile quand on arrive à New York. Frank Sinatra le dit dans sa chanson célèbre : « Quand on peut survivre à New York, on peut survivre partout. » C'est ce qui m'est arrivé. En été, je donnais des cours de bicyclette aux enfants. Après, j'ai fait des photos de ces gosses en studio. Les parents étaient très contents et une famille en amenait une autre, qui en amenait une autre et ainsi de suite. J'étais submergé par les gens qui voulaient que je photographie leurs gosses dans le parc, ce qui m'amusait beaucoup.

J'ai vite décroché un poste pour le magazine *Status* ; j'avais seulement un visa journaliste, et tout l'argent que je gagnais était versé à l'avocat qui a fait les démarches nécessaires pour que j'obtienne ma carte verte. Ce n'était pas facile. Il fallait vraiment avoir envie de rester à New York. J'aurais pu prendre un avion et revenir au lieu de photographier tous ces gosses, mais c'est une ville passionnante et je ne voulais pas revenir sur un échec, alors j'ai commencé à photographier ce qui se passait sur les trottoirs.



Carter County, jeune fumeur devant une taverne, Americus, Géorgie, novembre 1976.

Au début de l'exposition, vous dites vouloir montrer en quoi les États-Unis sont devenus ce qu'ils sont aujourd'hui. J'ai l'impression que vous êtes intéressés par les laissés-pour-compte – ceux qui n'illustrent pas le rêve américain.

En regardant le début de l'exposition, on peut se demander, « mais pourquoi ne photographie-t-il que les pauvres, les noirs, les ghettos, pas les belles avenues, les belles voitures, les belles femmes, ni les belles vitrines. » En réalité, j'étais attiré par les problèmes de la ville, pas ses succès. La ville tombait en ruines à l'époque : les ordures n'étaient pas ramassées régulièrement – une fois par semaine dans le Bronx et à Brooklyn. Ce type de problème m'intéressait beaucoup. J'ai approché les gangs du Bronx ; ils ne voulaient pas que la drogue circule dans leur quartier et touchent les jeunes enfants ; la nuit, ils jetaient du haut de leurs immeubles les vendeurs de drogue qui s'avançaient sur leur territoire.

Les sujets que j'ai photographiés étaient brutaux et complexes, mais c'était parce que je faisais mes armes en tant que photojournaliste. J'essayais de faire des reportages que je voulais vendre pour illustrer une Amérique trottoir, puisque c'était la seule que je pouvais photographier.

Dans l'expo, il y a ce groupe de « gamins de gang », les Savage Skulls. Vous pouvez nous en dire plus sur eux ?

Ils étaient tous Portoricains et parlaient espagnol entre eux. Beaucoup m'ont avoué n'être jamais allés à Manhattan – ils restaient à Brooklyn à faire leur loi en bas des immeubles. Leurs noms étaient sur tous les murs dans « leur territoire ». Je trouvais ça absolument admirable qu'ils se protègent entre eux. Ils n'avaient rien du tout : aucune fortune, aucun argent, juste un blouson avec écrit « Savage Skulls » dans le dos ; ça leur donnait un sentiment d'appartenance. Ils m'ont beaucoup ému, mais j'ai dû les quitter après trois jours, car ils faisaient tout le temps la même chose : ils se chamaillaient, traînaient dans leur terrain de baseball. C'était trop répétitif pour un photojournaliste. Et puis, il y avait aussi la violence, que je ne voulais pas voir.



Juste avant le match revanche, où Ali a vaincu Frazier, 23 Janvier 1973, New York City, NY, Madison Square Garden.

**Vous avez aussi photographié le dealer Frank Lucas sans savoir qui il était. Vous pouvez m'en dire plus ?**

Je l'ai prise en janvier 1971, alors que les gens se pressaient pour assister au « match du siècle » qui opposait Muhammad Ali à Joe Frazier. Nous photographions les gens qui rentraient sur le tapis rouge, et cette extraordinaire faune de Harlem et du New Jersey qui était terriblement bien habillée. En réalité, j'attendais Frank Sinatra – je n'ai pas pu le prendre en photo puisqu'il est rentré par une autre porte.

Nous nous connaissions tous plutôt bien, mais parmi nous il y avait un type que nous n'avions jamais vu qui prenait des photos. C'était un agent des narcotiques qui s'appelait Richie Roberts. Il était en mission et essayait de comprendre pourquoi il y avait eu tellement de morts d'overdose chez les jeunes de Harlem et du New Jersey en l'espace d'un mois. Les hôpitaux disaient qu'ils étaient morts d'overdose d'héroïne pure. On savait que celle que les Marseillais de la French Connection et les Italiens importaient n'était pure qu'à 50 % maximum. Les narcotiques s'intéressaient à cette affaire : ils voulaient savoir qui s'enrichissait suite à l'importation de cette drogue ? Roberts était là pour prendre des photos de gens riches, afin de trouver le responsable de ce trafic.

**On a pris conscience que c'était ce soir-là que Richie a découvert Frank Lucas, qui importait la drogue depuis la Birmanie, en la cachant dans des cercueils des G.I. américains.**

Au final, il a suivi un homme avec un manteau de chinchilla à 260 000 dollars et un chapeau à 60 000 dollars pendant que nous nous contentions de prendre des photos des invités.

Une quinzaine d'années plus tard, quand le film *American Gangster* est sorti, mon ami a vu les photos sur le mur et nous a dit : « vous devriez aller voir le film ! » On y est allé, et on a pris conscience que c'était ce soir-là où Richie a découvert Frank Lucas, qui importait la drogue depuis la Birmanie, en la cachant dans des cercueils des G.I. américains – il avait beaucoup de contacts dans l'armée. Lucas a été mis en prison avec ses quatre frères et a écoppé de soixante-dix ans de prison. Deux ans plus tard, Richie, devenu avocat, l'a fait sortir de taule en échange des noms des officiers de l'armée qui participaient au trafic. Les deux sont devenus amis, et Richie est devenu parrain du fils de Lucas : on ne trouve ce genre d'histoire qu'en Amérique.

Après avoir vu le film, ma femme s'est précipitée sur les photos et a découvert une photo d'un type avec un manteau de chinchilla à 260 000 dollars et un chapeau à 60 000 dollars : Frank Lucas.



Prison de Tombs, mains derrière les barreaux. Manhattan, New York City, NY, septembre 1972.

**Vous avez aussi vécu une histoire assez folle dans une prison de l'Arkansas en 1968.**

Ce reportage s'est passé en une seule journée qui a été écourtée par un incident. J'avais vu dans le *New York Times* un entrefilet qui disait : il y a une prison farm dans l'Arkansas où l'on vient de découvrir 200 à 250 corps de prisonniers en décomposition.

Puisque ça ne coûtait pas très cher, j'ai pris l'avion pour aller à Little Rock dans l'Arkansas. J'ai loué une voiture, et suis arrivé à Cummins Farm. Tom Murton, le gardien de la prison, était un type bien – il a tout fait pour que les prisonniers soient bien logés, nourris et soignés. Un prisonnier est venu le voir pour lui dire qu'ils souffraient beaucoup des trustees [des prisonniers en fin de peine à qui on donnait un fusil et une mule pour qu'ils gardent les autres prisonniers]. Ils avaient plein pouvoir sur des hommes qu'ils connaissaient par cœur – ils savaient qui était riche – et les faisaient chanter. Parfois, les trustees tuaient ces pauvres gars, que les autres, morts de peur, entraînaient. Quand ce prisonnier est venu voir Murton, on a trouvé tous les cadavres.

**On s'est fait réveiller par des tirs d'armes automatiques. On a assisté à des manœuvres un peu simples et ridicules de gens cagoulés qui se traînaient d'un buisson à l'autre, s'attachaient à des cordes et descendaient des arbres.**

J'ai photographié les prisonniers toute la journée. Vers 4 heures de l'après-midi, l'un d'eux, me sentant présent avec mes appareils photo, s'est lancé sur les gardes : ce qui a déclenché une bagarre générale que j'ai photographiée. Quand ça s'est calmé, les gardes n'ont pas voulu que je garde ces photos. J'ai refusé de leur donner. Ils m'ont laissé dans un coin et sont allés voir Murton. Je me suis précipité sur ma voiture et me suis sauvé. Quand j'ai entendu la voiture de Polico derrière moi, j'ai mis le pied au plancher, tout en vidant mes trois Leica. À un moment, je suis arrivé à un passage à niveau alors qu'un train passait. Je suis descendu de la voiture pour décharger mes appareils et suis reparti quand la barrière s'est relevée et que le train était passé. J'ai vu la voiture de flics s'arrêter juste avant le passage à niveau : je me suis dit que c'était bon et j'ai foncé vers l'aéroport sans me poser de questions. En ouvrant mon sac pour compter mes films j'ai compris que les policiers s'étaient arrêtés : il manquait un Leica (super-angulaire de 21mm très cher), même si toutes mes photos étaient là. Ils pensaient avoir récupéré mes photos.



Martin Luther King Jr., sur l'espionnage des Nations Unies, devant un avion contre la Guerre du Viet Nam. On peut voir le bébé au sommet dans son sac. 16 Juin 1967.

**Vous avez aussi photographié des types du Ku Klux Klan.**

Dans les années 1960, il y avait toujours dans les grandes villes de l'Ohio et du Minnesota des mouvements syndicaux de fermiers que je voulais suivre. Il y avait toujours un groupe du Ku Klux Klan en uniforme – ils étaient à visage découvert derrière leurs banderoles qui disaient « nous supportons la race blanche ».

Un jour, leur leader m'a demandé si je voulais photographier une de leurs cérémonies où ils brûlaient la croix. Quand j'ai accepté, il m'a donné rendez-vous dans leur quartier général en Louisiane. J'ai pris l'avion avec ma femme. Nous avons été reçus de nuit, assez brutalement – même s'ils essayaient d'être gentils avec nous. Puis, ils ont entouré cette croix métallique dans l'arrière-cour, qu'ils ont arrosée de gazoline avant d'y mettre le feu en chantant des chansons sur la supériorité de la race blanche. Au bout de dix minutes, c'était fini, tout le monde s'est embrassé : c'était assez bon enfant et ce genre de cérémonie existe toujours.

Deux ans plus tard, ils m'ont demandé si je voulais photographier l'armée secrète du Ku Klux Klan. Ils m'ont donné rendez-vous dans un petit aéroport au milieu des Etats-Unis dans un Etat boisé. On nous a bandé les yeux avant de nous mettre dans un van avec trois autres journalistes, puis on nous a conduit pendant une heure ou deux. On est arrivé pendant la nuit.

Le lendemain matin, on s'est fait réveiller par des tirs d'armes automatiques. On a assisté à des manœuvres un peu simples et ridicules de gens cagoulés qui se traînaient d'un buisson à l'autre ; s'attachaient à des cordes ; descendaient des arbres. Pour moi qui avait fait la guerre d'Algérie, tout ça était un peu enfantin. Mais ces types existent, sont armés et ils veulent « sauver la race blanche ».



Bob Kennedy en campagne. Brooklyn, New York City, NY, 1er avril 1968

**Quel événement, ou célébrité regrettez-vous de n'avoir pu photographier ?**

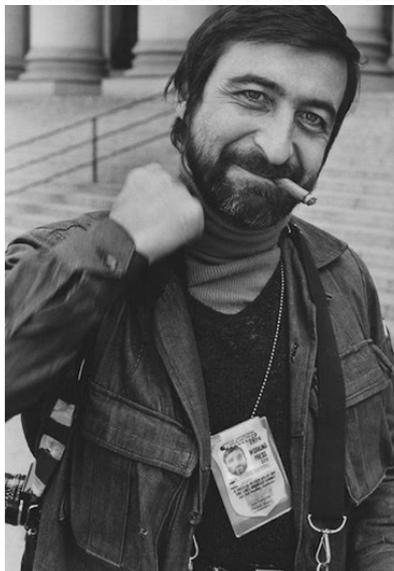
Je regrette énormément – puisque j'aurais pu y être – de ne pas avoir rejoint le Dr King dans ses marches en Alabama. C'était difficile de m'y rendre puisque je n'avais pas d'argent. Je regardais la télévision qui montrait tout ça, et je savais que je ratais quelque chose d'important.

Aussi, je regrette beaucoup de ne pas avoir continué ma campagne avec Bob Kennedy. Je l'ai suivi pour son premier jour en tant que candidat à la primaire démocrate jusqu'à ce qu'il gagne les dans l'Indiana. Après, il y avait trop de photos de lui partout, alors je me suis dit que j'attendrais l'élection. Il a été tué deux semaines plus tard à Los Angeles.

L'exposition « Tumultueuse Amérique » est ouverte du mercredi au dimanche à la Maison Européenne de la Photographie jusqu'au 31 octobre 2015

## Interview de Jean-Pierre Laffont : « Quand je suis arrivé à New York, je n'avais qu'un Leica... »

Mercredi 09 Septembre 2015 12:10:26 par Myriam Boudjemia dans Interviews



Jean-Pierre Laffont devant le Palais de Justice de NYC, 29 avril 1974. Photo courtesy Christopher Little / Time

Des usines de cigares à Cuba au couronnement du roi du Népal en passant par 30 décennies américaines : Jean-Pierre Laffont est sur tous les fronts depuis les années 1960. Né en Algérie et amoureux de la diversité de ce monde, il a créé l'agence Sygma avec ses confrères afin de perpétuer une tradition de reportages engagés et touchants. Sa première exposition parisienne à la Maison Européenne de la Photographie, « Tumultueuse Amérique », nous offre la vision d'un continent en mouvement perpétuel. Rencontre avec l'homme qui pense que « si le train ne part pas à l'heure, il n'y a pas d'histoire à raconter ».

Jean-Pierre Laffont, vous êtes issu de différentes cultures et avez grandi entre l'Occident et le Maghreb, comment vous est venu ce désir d'Amérique ?

Le désir d'Amérique est arrivé par un heureux hasard. L'un de mes amis partait à New York pour Europe 1 et m'a proposé de l'y accompagner. Voyant que je ne m'épanouissais pas en tant que photographe de mode à Paris, entouré des yéyés, je l'ai suivi en espérant me faire une place dans le photojournalisme.



Jean-Pierre Laffont devant le bas de Manhattan NYC  
New York City, NY, été 1965.

Qu'avez-vous trouvé là-bas qui vous y a fait rester si longtemps ?

Quand je suis arrivé à New York, je n'avais qu'un Leica et l'argent de la vente de ma voiture d'occasion. J'ai travaillé au noir, pris des photos d'enfants qui jouaient dans les rues... Comme je les tirais moi-même, j'ai fini par rencontrer des photographes qui m'ont proposé de travailler dans leur labo. De fil en aiguille, j'ai présenté mon portfolio à un magazine et j'ai été embauché par les frères Cassini. A défaut de me payer intégralement, ils m'ont obtenu une Green card « au quota », car aucun Algérien ne venait aux Etats-Unis à cette époque. Par la suite, *Paris Match* a publié l'un de mes reportages et au même moment, mon ami Hubert Henrotte a monté l'agence Gamma. Il m'a offert mon premier poste de correspondant étranger, un salaire mensuel, une carte de presse : tout à coup j'existais.

Vous avez été témoin du racisme en photographiant le dangereux New York des années 80, le Ku Klux Klan, la mort de Martin Luther King, etc. Que pensez-vous de la situation actuelle, notamment après les événements de Ferguson et Baltimore ?

C'est un souci récurrent. Les problèmes raciaux sont bel et bien présents au quotidien aux Etats-Unis. En Géorgie, par exemple, comme le montre une partie de l'exposition, on voyait des villages où pouvait se trouver de part et d'autre d'une rue un coiffeur pour les Blancs et un autre pour les Noirs. Néanmoins, il y a une progression et une étanchéité des rapports s'est créée entre ces deux communautés. Il faut que les Blancs et les Noirs grandissent, se marient et dansent ensemble, afin de gommer ce racisme au fil des générations à venir. Alors oui, les bavures policières sont tristement d'actualité, mais on peut remarquer une meilleure intégration au niveau du travail. D'ailleurs, les Américains s'insurgent de voir que 80% des salariés de grandes entreprises telles que Google ou Apple soient blancs. Le changement est en marche, avec lenteur, à l'américaine.



Carter County, jeune fumant devant une taverne  
Americus, Géorgie, novembre 1976.



Prison de Tomb, mains derrière les barreaux.  
Manhattan, New York City, NY,  
septembre 1972.

**Pourtant le Ku Klux Klan, que vous avez photographié à partir des années 1970, est toujours présent...**

Ils ont toujours été là et le resteront. De nos jours, ils n'utilisent plus la violence comme par le passé, ils font simplement partie du paysage rural en étant simplement présents physiquement pour représenter la race blanche. Cette triste philosophie est hélas bien connue et ancrée dans la culture américaine. J'ai pu les rencontrer en Louisiane dans leur quartier général. Ils m'y ont emmené les yeux bandés, et une fois sur place, j'ai rencontré leur milice et assisté à leurs entraînements avec des armes de guerre.



Tombe d'un soldat de la tribu des Navajos  
Réserve Navajo, Arizona, 6-13 mai 1985.

**Sebastiao Salgado aime photographier la société en noir et blanc, Martin Parr en couleur. Dans votre exposition « Tumultueuse Amérique », on retrouve les deux, avec une prédominance du noir et blanc. Que préférez-vous ?**

Ma carrière a été longue. A mes débuts, le noir et blanc était la seule option pour les photos de presse. La couleur était réservée aux clichés de mode, voire amateur. Il aura fallu attendre 1973 pour que *Time* instaure la couleur et 1975 pour que le magazine allemand *Stern* l'impose au monde du journalisme. Dès lors, on se baladait avec quatre ou cinq appareils autour du cou : le noir et blanc, le couleur, celui à lumière artificielle, à lumière rapide, etc.

Utiliser le noir et blanc aujourd'hui dénature, selon moi, la réalité. Quand un journaliste part au bout du monde pour faire des clichés d'animaux et de tribus rares, il le fait pour laisser un témoignage. A mon sens, celui-ci est altéré s'il est montré en noir et blanc, alors que le photographe a eu la chance de l'observer en couleur. Je trouve cela pénible. Voilà pourquoi je ne fais plus que de la couleur depuis quelques années – n'oublions pas que Photoshop est capable de la modifier en une seconde. De nos jours, les appareils font tout pour l'homme. Le photographe n'a qu'à se soucier de son sujet.

**Le World Press Photo vous a récompensé en 1979 pour votre reportage sur le travail des enfants, qui fut le premier sur le sujet. Comment est né ce projet ?**

J'étais au Pakistan pour couvrir les émeutes contre le président de l'époque, Alî Bhutto, avec un confrère pakistanais. Il y avait un petit garçon de 3 ans, avec deux grandes bouteilles de Coca Cola, toujours là à me suivre malgré les gaz lacrymogènes. Pourquoi était-il là ? N'avait-il jamais vu de photographe ? En entendant la réponse de mon collègue, je me suis mis à pleurer. L'enfant attendait que j'aie soif pour pouvoir me vendre les bouteilles. Cette anecdote a été mon déclic.

J'ai décidé de partir à mes frais dans 15 pays différents, pour photographier les enfants. Il fallait qu'ils aient l'air très jeunes, car l'ONU considère qu'un enfant peut travailler à partir de ses 13 ans. J'ai commencé par le Maroc et la Mauritanie car je connaissais ces endroits, et que mes souvenirs étaient pleins de petites filles qui fabriquaient des tapis. Le premier magazine à avoir publié courageusement ce reportage en France était *Photo Magazine*, dont je salue encore l'éditeur Jean-Jacques Naudet, car sans lui l'impact n'aurait pas été le même. Le reportage a été repris partout, notamment par le Bureau International du Travail et les Nations Unies.

**A propos d'enfants, quel est votre avis sur la polémique autour de la publication de la photographie du petit Aylan ?**

Je ne veux pas qu'on me mâche ce que je dois lire ou voir. Il faut continuer à faire ces photos, et surtout continuer à les publier. Sur ce cliché, on voit la mort, on voit une enfance brisée par l'Histoire. Je regrette des publications comme celle de France 24, qui a pudiquement choisi de ne publier que les jambes du petit. Personne ne peut être mon censeur. Le photographe



Ghetto Noir du Bronx, enfant sur la voiture.  
Bronx, New York City, NY, été 1966.

Accusé de mise en scène ou d'utilisation abusive de Photoshop, depuis quelques années, le World Press Photo suscite la polémique. Pourquoi pensez-vous que la critique se systématise ?

ce qui est de la retouche, il faut savoir qu'elle a toujours existé. L'ajout d'un filtre pour nuancer les couleurs, l'agrandissement ou le flash sont des modifications nécessaires qui doivent venir sans pour autant dénaturer le travail premier. Quant au World Press, il est très difficile pour eux de pouvoir examiner toutes les photos afin de vérifier le degré de retouche. que vous me donnez cette audience, je trouve que la sélection des photos devrait être différente. Ce concours a suffisamment de puissance pour demander aux éditeurs de leur choisir les plus belles photos de l'année. Autrement, et comme c'est le cas actuellement, des millions de photographes amateurs se présentent, ce qui allonge le processus d'écrémage.

in septembre dernier, votre épouse Eliane Laffont a publié un article pour *L'Oeil de la photographie* dans lequel elle discute de l'avenir du photojournalisme. Au début optimiste, elle termine, pleine d'espoir, en citant Jean-François Leroy. Vous qui avez été une figure majeure du 21ème siècle dans ce domaine, que pensez-vous de la pérennité du métier ?

Francois Leroy, à l'origine du concours Visa pour l'Image, est le phare de Perpignan. Son idée est d'une pureté et d'une force extraordinaire : il ouvre ses murs et ses écrans de nuit aux meilleures photos qu'il a pu trouver dans l'année. Il souhaite également créer un centre du photojournalisme, afin que cette profession continue de vivre. Vous me parlez tout à l'heure du choc des images avec celle du petit garçon : certaines images ont arrêté des guerres, celles d'Eddie Adams par exemple, et d'autres si importantes qu'elles sont entrées dans l'inconscient collectif.

Je pense que le photojournalisme existera toujours, mais avec des moyens différents. Bientôt, vous aurez tous des caméras avec lesquelles il sera possible de s'arrêter au moment exact où la photo est bonne et peut être envoyée rapidement au magazine. En un sens, cela sera plus difficile, car il faudra se battre pour se distinguer au niveau de la composition.



Eliane & Jean-Pierre Laffont dans leur bureau à NYC, 23 août 2013.

Selon vous, y a-t-il des photoreporters contemporains qui pourraient perpétuer la tradition Sygma, respectant la même éthique et animés par la même passion de l'image ?

Oui, j'en ai connu certains à Perpignan, des jeunes extrêmement talentueux. D'autres viennent des Etats-Unis ; il faut suivre le *New York Times*, le *Washington Post*, car les journalistes vont là où les choses se passent. J'espère qu'ils seront les pères de la génération future, et qu'ils continueront à faire preuve de courage pour être là où il faut quand il le faut, car c'est le propre du journalisme.

## Jean-Pierre Laffont à la MEP : coup de coeur !

Publié le 21/09/15 Par Mailys C.



### Infos pratiques



Du 09/09/2015 au 31/10/2015

[Plus d'informations](#)



Maison Européenne de la Photographie  
7 Rue de Fourcy  
75004 Paris 4



Métro Saint Paul (ligne 1) Métro Pont Marie (ligne 7)



4,5 euros (tarif réduit)  
8 euros (tarif plein)

Le photographe français Jean-Pierre Laffont présente son travail "Tumultueuse Amérique" à la Maison Européenne de la Photographie du 9 septembre au 31 octobre 2015. Sur ses images, des hippies, des révoltés, des travestis, des gosses et des gangs. Passionnant.

Des années 60 (il arrive aux États-Unis en 1965) aux années 90, Jean-Pierre Laffont a eu la chance et culot de photographier les personnages les plus atypiques des États-Unis. Qu'ils aient entre 13 et 20 ans et protègent leur quartier de la drogue, qu'ils se baladent nus dans des festivals de musique boueux ou qu'ils fassent partie de la jet-set mafeuse, les Américains qu'il a photographié ont des gueules qu'on oublie pas et des dégaines aussi folles que différentes.



### SUR LE MÊME SUJET



Stéphane Gizard exposé à la Maison Européenne de la Photographie



Alber Elbaz / Lanvin - Manifeste, l'expo à la MEP

[Voir tous les articles](#)



Avec l'art du conteur, il suit ces drôles d'oiseaux jusque dans leurs réunions les plus privées, et photographie avec la même attention des fermiers au teint pâle et des noirs sapés comme des rois, pour mieux nous raconter l'histoire du demi-siècle le plus passionnant de l'Histoire des États-Unis, ces décennies qui ont vu le mouvement hippie, les discours de Martin Luther King, les combats de Mohamed Ali et les guerres de gangs. On tremble devant tant de vie et d'audace, on sursaute devant la liberté de certains quand d'autres sont coincés derrière d'étroits barreaux (ses photographies de prison sont saisissantes), on rit devant la fantaisie des travestis.

C'est vivant, c'est bon, c'est beau ! Une exposition à ne pas manquer.

